

Une semaine, un livre

N°600, 16 février 2025

Yasushi Inoué

Yasushi Inoué
Shirobamba

Shirobamba

Traduit du japonais par Rose-Marie Fayolle avec la collaboration d'Anne Rabinovitch

1960-1962, Éditions Denoël 1991, folio 2012

249 pages

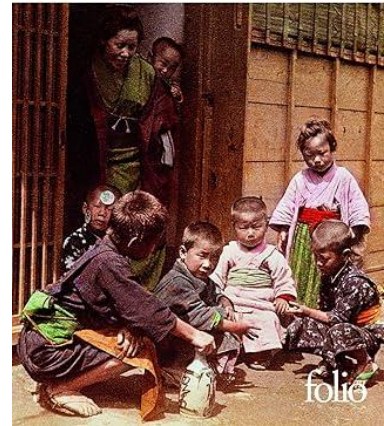
Kôsaku a six ans quand commence cette histoire, dans les années 1910. Il vit avec sa grand-mère dans un petit village des montagnes de la péninsule d'Izu, au sud-ouest de Tokyo.

Shirobamba raconte la vie quotidienne dans un village japonais typique, vu par un enfant. L'auteur, s'inspirant de sa propre enfance, donne moult détails sur l'organisation de la famille, qui peut être complexe – il fait référence à la sienne puisqu'il a été élevé par une ancienne geisha amie de son père –, sur les rythmes des saisons, les activités des enfants à l'école mais surtout leurs jeux dans les bois, les rizières et les rivières avoisinantes qui revêtent une grande importance. Il raconte également plusieurs courts voyages dans des villes proches, mais à plusieurs heures, voire deux jours, de transport pour visiter des parents ou sa mère qui est remariée et qui a un autre enfant. Bien que le narrateur ne soit pas l'enfant, Yasushi Inoué trouve toujours les bons mots pour décrire les sensations et les étonnements de son personnage principal, comme dans son roman *Kôsaku (une semaine, un livre n°491)*. Ce dernier est la suite chronologique de *Shirobamba* – le jeune Kôsaku y atteint l'adolescence –, mais *Kôsaku* est paru avant *Shirobamba* ; se souvenir de son enfance aurait-il poussé l'auteur à remonter encore plus dans sa mémoire ?

Ces deux livres de Yasushi Inoué sont des sources magnifiques pour comprendre l'histoire intime du Japon. Pas d'explication politique ou historique ici, pas de pensée profonde, juste un regard à hauteur d'enfant sur la vie qui se déroule avec ses joies et ses peines, ses peurs et ses bonheurs. Son style littéraire est très simple et porte à merveille un mélange de nostalgie, de souvenirs heureux et de moments plus graves, de ceux dont on dit qu'ils font grandir.

.....

Yasushi Inoué (井上 靖) est né en 1907 à Hokkaido et mort à Tokyo en 1991. Fils d'un chirurgien militaire, Yasushi Inoué est élevé par une femme qu'il appelle grand-mère mais qui n'est pas de la famille. Il fait des études de philosophie à Kyoto et écrit des poèmes et des nouvelles pour des magazines. En 1949, il reçoit le prix Akutagawa pour sa nouvelle *Combat de taureaux*. Il a publié 43 romans, dont 15 ont été traduits en français, et 13 recueils de nouvelles.



Extraits :

C'était pendant la quatrième ou cinquième année de l'ère Taishô, il y a donc environ quarante ans. Les enfants avaient l'habitude, le soir, de courir çà et là sur la route du village en criant : « Les shirobamba, les shirobamba ! » Ils poursuivaient ces petites bêtes blanches qui flottaient comme des flocons d'ouate dans le ciel commençant à se teinter des couleurs du crépuscule. Ils essayaient en sautillant de les attraper à mains nues, ou faisaient tournoyer une branche pour tenter de les faire s'accrocher aux feuilles. Le mot shirobamba, qui signifiait « vieille dame blanche », était en fait le surnom de ces insectes. On ne savait pas d'où ils venaient, mais on n'était pas étonné de les voir apparaître le soir venu. D'ailleurs, on ne savait pas exactement si c'était le soir parce que les shirobamba étaient là, ou inversement. Ces insectes étaient blancs quand il faisait encore jour, mais bleuisaient progressivement au fur et à mesure que la nuit tombait.

Dès que les shirobamba prenaient des reflets bleus, on entendait les gens qui, sans quitter leur maison, appelaient les enfants pour les faire rentrer. « Yukio, à table ! » ou « Shigeru, viens manger ! » ou encore : « Si tu ne rentres pas tout de suite, tu seras privé de dîner ! » Alors Yukio disparaissait bientôt, suivi par Shigeru, et les enfants rentraient plus ou moins vite.

Ils ne se saluaient pas. Certains partaient en courant, et leurs pas résonnaient bruyamment dans les ténèbres où voltigeaient les shirobamba, tandis que d'autres disparaissaient soudain en brandissant fièrement leur branche. Ils semblaient être attirés chez eux comme par des paroles magiques.

Kôsaku était toujours le dernier. On dînait tard chez lui, et grand-mère Onui venait rarement le chercher. Il avait donc pris l'habitude de jouer sur la route jusqu'à ce qu'il n'y eût plus personne. Il ne rentrait chez lui qu'à la nuit noire.